

Traité de la mort sublime. L'art de mourir de Socrate à David Bowie de Daniel Salvatore Schiffer

Nicholas Cotton

Numéro 265, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89788ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

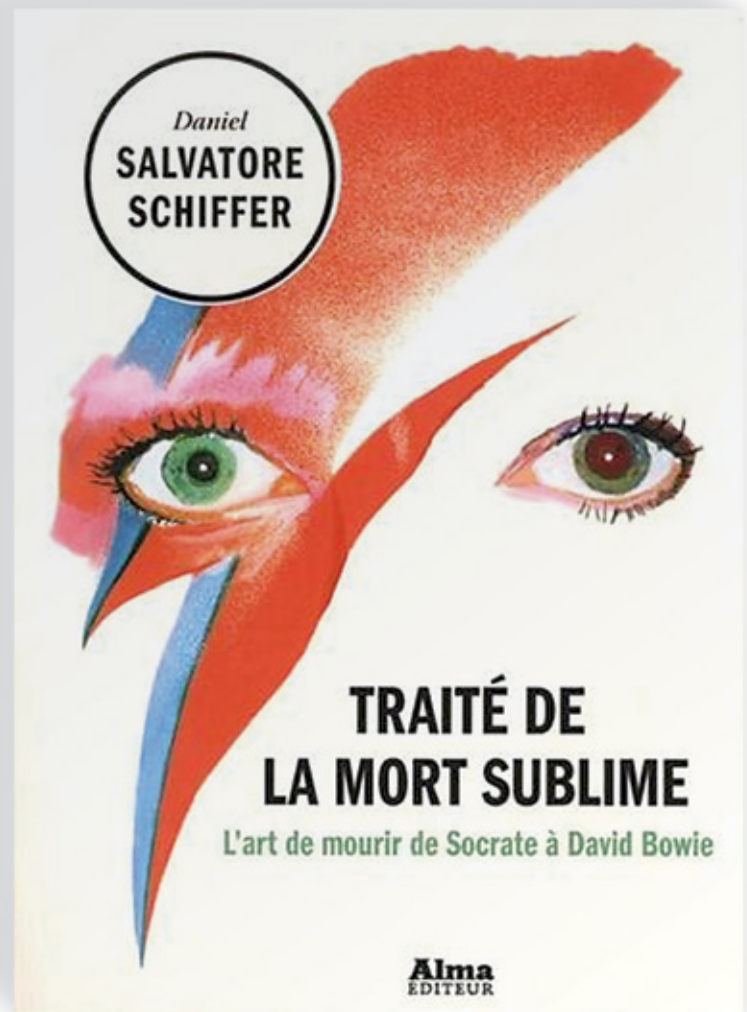
Cotton, N. (2018). Compte rendu de [*Traité de la mort sublime. L'art de mourir de Socrate à David Bowie* de Daniel Salvatore Schiffer]. *Spirale*, (265), 51–53.

Ne pas attendre la mort pour mourir

Par Nicholas Cotton

**TRAITÉ DE LA MORT SUBLIME.
L'ART DE MOURIR DE SOCRATE À DAVID BOWIE**
de Daniel Salvatore Schiffer
Alma Édition, 2018, 339 p.

En février dernier, Elon Musk lançait la fusée *Falcon Heavy* vers les étoiles et amorçait une énième conquête de l'espace pour David Bowie qui, bien que mort, avait la lourde tâche d'accompagner musicalement le moment historique. Deux ans après le trépas fort médiatisé de la *rockstar* polymorphe et deux ans aussi après *Blackstar* - puisque l'on se souviendra que les deux vont de pair -, un autre élégant, Daniel Salvatore Schiffer, lançait presque en même temps que *SpaceX* sa propre fusée : le *Traité de la mort sublime*. Dans cet ouvrage, Salvatore Schiffer poursuit non seulement sous forme d'ouverture la réflexion entamée dans le récent *Petit éloge de David Bowie* (2016), mais noue autour de la mort de l'incontournable figure de la scène musicale britannique - un « *philosophe artiste* », précise-t-il - tous les fils sur lesquels il a l'habitude de tirer : l'art, le sublime, le dandysme. Tenant plus de l'essai que du traité, voire de l'anthologie de curiosités, le livre promet de s'intéresser à « *l'art de mourir* », c'est son sous-titre, « *de Socrate à David Bowie* ». Le titre, déjà, a de quoi séduire. Le programme, impossible, rejoue quelque chose de



notre attirance trop humaine pour le gouffre dont parle Edgar Poe dans *Le démon de la perversité*.

Bowie, Blackstar et Lazarus

10 janvier 2016. David Bowie meurt deux jours seulement après la sortie de l'album *Blackstar*, testamentaire *a posteriori* et paradoxalement presque posthume. Le choc, d'abord : l'étoile (noire) s'est éteinte, la « légende vivante » a cédé le pas au silence, « c'est le mythe même d'où il naquit – celui de l'immortalité [...] qui se voit là, du coup, infirmé ». Bowie est allé rejoindre Faust et Dorian Gray au panthéon des immortels floués. La philosophie, ce serait l'art d'apprendre à mourir, nous dit l'adage. Du moins, c'est ce que nous invitent plus rigoureusement à penser Platon et Heidegger et, entre eux, Cicéron et Montaigne. La vie, comme le montre aussi Philippe Ariès dans les *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*, serait une longue préparation à la « mort apprivoisée ». Qu'à cela ne tienne, pour Salvatore Schiffer, la mort demeure néanmoins le « dernier tabou », comme si nous n'avions rien retenu du *Phédon* ou du *dasein*, un tabou bien plus imposant encore que le sexe, le viol ou la prostitution. On ne montre pas la mort, on n'en parle surtout pas. La « vraie » mort s'entend, pas celle qu'on expose sur les écrans ou dans les livres, celle qui arrive, « chaque fois unique » comme une fin du monde, dirait quant à lui Jacques Derrida.

Avec *Blackstar*, où il livre « l'essentiel de lui-même », Bowie réussit l'exploit, un pied dans ce monde et l'autre dans celui d'Érèbe – comme le personnage de *Lazarus* dans son armoire, sur le point de la refermer, à minuit moins une -, d'offrir le terrible spectacle de sa mort sublimée. Cette mise en scène et en œuvre du mal nommé dernier repos, c'est celle de la mort livrée pour nous avec une perfection presque « magique ». Ni dans la fiction ni tout à fait dans la réalité, cette mort sublimée demeure suspendue entre ciel et terre, comme en apesanteur, une *Space Oddity*. Avec Bowie, donc, le dandysme n'est plus simplement un art de vivre, mais aussi un art de mourir, le pas au-delà que n'a jamais franchi Oscar

Wilde. Salvatore Schiffer partage sur ce point, avec Marie-Christine Natta qui signait à l'automne dernier une biographie de Baudelaire et dont l'essai *La grandeur sans conviction* a fait date, cette assurance que Bowie fut lui aussi un « dandy exemplaire ». Au chapitre de la mise en œuvre de la mort, seul Mozart chez les musiciens, peut-être, peut prétendre s'approcher avec son *Requiem* inachevé de la « sublime noirceur » et de l'ultime « consécration » de Bowie. Mais c'est sans compter que Mozart ne savait pas, lui, qu'il allait mourir ! Contrairement à Bowie, qui meurt « riche, célèbre et adulé », le compositeur viennois fut enterré, on le sait, dans une fausse commune et recouvert d'indifférence.

La mort comme monument

Si Bowie occupe la place centrale vers laquelle tout l'essai converge, il s'agit bien d'un traité sur l'art de mourir « en général ». Ainsi, Bowie brille là où d'autres dandys notoires ont échoué. Brummell meurt dans un asile. Byron, à Missolonghi, trépassa plus fiévreux que victorieux. Wilde, sous le pseudonyme de Sebastien Melmoth (comme Andy Warhol sous le nom de Bob Robert), meurt « seul et misérable », en exil de surcroît, sans le sou et souffrant. Baudelaire meurt aphasique et hémiplégique dans une indifférence quasi totale (mais ce que ne dit pas l'auteur du *Traité*, c'est que selon son copain et premier biographe Charles Asselineau, « son âme hautaine, qui se glorifiait de l'impopularité comme d'une marque d'aristocratie, se fut peut-être réjouie de ce petit concours »). Évoquant tant Sénèque et Hippocrate (« la vie est courte, l'art est long ») qu'Épicure (« la mort n'est rien pour nous [...], lorsque la mort est présente nous n'existons pas »), l'auteur propose de voir en Bowie une réalisation par excellence de la mort dandy, celle qui se trouve à l'intersection du stoïcisme et de l'épicurisme : « [...] C'est bien cela que David Bowie, philosophe sans le savoir, aura atteint, de la manière la plus exemplaire qui soit, avec *Blackstar*, sa dernière œuvre, tant musicale que visuelle : une pure et simple annulation de la peur de la mort, ultime quête de

ces deux sagesses suprêmes. » Bowie d'ailleurs, dont l'œuvre est tissée de renaissances, n'aura pas attendu la mort pour mourir.

Dans un attentif commentaire sous forme d'*ekphrasis*, Salvatore Schiffer présente dès lors le très long clip de *Blackstar* (dix minutes) comme une « vanité des temps modernes » et suit les pistes intertextuelles qu'éclaire ce soleil noir, de Bruegel (*Les aveugles*, *Le triomphe de la mort*) à Shakespeare (« *To be or not to be* »), en passant par *L'Éclésiaste*, le *Darkness* de Byron, *L'Enfer* de Dante et le pays des morts de l'*Odyssee*. Puis, dans un chapitre consacré à « *La mort dandy* », convaincu que la mort surclasse l'amour au chapitre des thèmes et des tabous en art comme en littérature, l'auteur dédie plus spécifiquement trois bonnes études à la mort de Byron comme « *chant de liberté* », puis à celle de Wilde comme « *effigie* » et finalement à celle de Bowie comme « *tombeau métaphysique* ». Des trois, suggère l'auteur, Bowie serait celui qui a ainsi sublimé en quelque sorte sa propre disparition en dissociant « dans le nom propre l'immortel du mortel », comme en appelait de ses vœux Paul Ricœur dans *Vivant jusqu'à la mort*. Pour Salvatore Schiffer, « le nom de David Bowie est la seule stèle possible, l'unique épitaphe qui vaille : raison pour laquelle *Blackstar*, ce chant funèbre et testament spirituel tout à la fois, s'avère, en définitive, le seul monument funéraire qui soit à sa taille ».

Le sublime

Vient ensuite la question du sublime annoncée au seuil de l'essai, dès le titre, et plus précisément celle de la « transcendance du sublime » et du plaisir pris au déplaisir. On suit alors l'auteur dans une brève mais essentielle étude des thèses de Longin (le sublime comme « écho de la grandeur de l'âme ») et du Kant de la troisième *Critique* (« est sublime ce qui, par cela seul qu'on peut le penser, démontre une faculté de l'âme, qui dépasse toute mesure des sens »). Surtout, on le suit dans une lecture de Jackie Pigeaud, lui-

Daniel Salvatore Schiffer célèbre toutes les formes d'imbrication de la jouissance et de la mort en art et en littérature.

même commentateur de Longin, pour qui « le sublime est violence qui déséquilibre », donc extase, sortie de soi, surprise. C'est la violence du choc qui nous sort de nous-mêmes : « *Ce qu'on admire toujours, c'est l'inattendu (le paradoxe).* » Reprenant les catégories kantienne du « Beau » qui plaît universellement et du « Sublime » qui déborde incommensurablement, transcende et renverse au-delà même de l'esthétique du Beau, Salvatore Schiffer propose de voir ainsi en l'art moderne – plus conceptuel que figuratif – un art du sublime, une « *métaesthétique* », plutôt que du beau. Ici se révèle l'originalité de ce petit traité de « *mort sublime* », car c'est bien de la mort qu'il s'agit, et plus encore de la mort considérée comme « *métaesthétique de l'extase* ». L'art de mourir, c'est celui qui évoque, comme dans tel poème de Shelley (*La Méduse*), « *toute l'ambiguïté de ce sentiment, particulièrement complexe, exercé dans l'esprit du spectateur, lorsque l'horreur macabre fascine au point de confiner à une terrifiante beauté* ». C'est ce qu'aura accompli David Bowie dans un ultime coup d'éclat, transcender jusqu'au sublime même, repousser la limite.

À partir de ce constat, Salvatore Schiffer célèbre toutes les formes d'imbrication de la jouissance et de la mort en art et en littérature. Cela se fait notamment mais non exclusivement par trois superbes analyses : de la description du *Salomé*

de Gustave Moreau par Huysmans dans *À rebours*, d'une scène de passion sexuelle – soudaine et atroce – entre Célestine et son jeune amant tuberculeux dans le *Journal d'une femme de chambre* d'Octave Mirbeau et, enfin, de l'offensant et iconoclaste vidéoclip de *The Next Day* – Bowie encore –, « *un sommet de perversité mystico-sexuelle [...] plus irrésistible que Huysmans, Moreau, Wilde et Strauss réunis* ». La figure du dandy, dont Bowie n'est que la plus récente et éclatante réactivation, se place ainsi entre sublimation et dépravation, entre *Éros* et *Thanatos* pour le dire avec Freud, ou entre *transcendance* et *transdescendance* pour le dire avec Levinas. Ce « *schéma existentiel* » du dandy n'est intelligible que dans ce que l'auteur nomme tour à tour une « *double postulation simultanée* », un chiasme, un mouvement dialectique ou, reprenant son titre à William Blake, un « *mariage du ciel et de l'enfer* ».

La mort comme œuvre d'art

Le suicide et l'esthétisme noir occupent finalement la dernière partie de ce texte. Le Zénon de Yourcenar dans *L'œuvre au noir* anticipe ainsi, par son suicide « *dans un jour aveuglant qui était en même temps la nuit* », le *Blackstar* de Bowie. Le suicide, seul « *problème philosophique vraiment sérieux* » si l'on suit Camus, ne peut être évité par Salvatore Schiffer, qui se demande enfin comment aborder la mort sans passer par ce sujet

« *essentiel au niveau philosophique* ». Paul Morand suggérait par ailleurs dans *Le suicide en littérature* qu'il puisse y avoir un « *suicide beau* », un suicide en un sens romantique et désintéressé. L'histoire littéraire fourmille de ces « dandys » suicidés, nous rappelle Salvatore Schiffer : Woolf, Hemingway, Zweig, Kleist et Mishima, pour ne nommer que ceux-là.

Essai remarquablement érudit quoique quelque peu précipité – Salvatore Schiffer passe trop souvent rapidement d'une référence à l'autre –, ce texte se demande en somme comment on peut survivre à notre propre mort. La réponse à cette question est attendue : par l'art, évidemment. Or, l'exemple de Bowie, toujours en filigrane, presque mystique, nous permet de mieux saisir sur les plans philosophique et esthétique avec quelle virulence le rapport entre œuvre et mort se reconfigure dans le concept de mort sublime. Bowie, parce qu'il a préparé sa mort comme il a orchestré sa vie, est un « *dandy absolu* », c'est-à-dire aussi un « *dieu profane* ». Puisqu'il faut bien mourir un jour, nous dit l'auteur de ce traité, aussi bien le faire comme s'il s'agissait d'une ultime œuvre. Le livre en ce sens est peut-être aussi un manifeste. L'art rend immortel, c'est bien ce que nous disent les académiciens et, bien avant eux, le Platon du *Banquet*, mais seuls quelques génies auront réussi à sublimer la mort elle-même pour en faire une œuvre d'art. ■